

Magazine des actions artistiques

# Festival d'Automne



Édition 2023-2024

## Sommaire

Cours de Re-création	p.2
Juke Vox	p.5
Automne au Lycée	p.8
Immersion artistique au lycée	p.11
Le Festival à l'université	p.14
Le Festival avec l'hôpital	p.17
Le Festival avec les associations du champ social	p.20

Édito

Emmanuel Demarcy-Mota  
Directeur général du Festival d'Automne à Paris

Aux côtés des artistes invités, le Festival d'Automne travaille à la sensibilisation de publics toujours plus diversifiés en concevant des programmes sur-mesure et accessibles à toutes et tous.

Depuis de nombreuses années, le Festival œuvre à la rencontre des plus jeunes avec la création contemporaine dans le cadre de projets d'éducation artistique et culturelle. Cours de Re-création, Juke Vox et l'Automne au lycée donnent ainsi à plus de 2000 jeunes spectatrices et spectateurs la possibilité de découvrir différents lieux, artistes, disciplines, formats, esthétiques et pratiques artistiques. Avec ses partenaires, le Festival amplifie ses actions en imaginant chaque automne de nouveaux projets d'immersion artistique au long cours. Autant d'opportunités permettant aux élèves d'éveiller leur curiosité, d'approfondir leurs connaissances et de prendre confiance en eux.

Engagé depuis 2020 dans des alliances avec le monde de la santé, la jeunesse étudiante et les associations du champ social, le Festival renforce ses initiatives en direction des publics dans un désir toujours plus grand d'ouverture et de partage. Convaincu que l'art et la culture doivent dialoguer avec les réalités sociales dans lesquelles ils s'inscrivent, il développe des actions artistiques singulières que nous vous invitons à découvrir ici.

Je tiens à remercier chaleureusement toutes celles et tous ceux – artistes, compagnies, médiatrices et médiateurs, enseignantes et enseignants, cheffes et chefs d'établissements, universités, services culturels, associations, services hospitaliers, médecins, lieux partenaires, partenaires publics, et mécènes – qui s'engagent à nos côtés pour rendre possible la rencontre avec la création contemporaine et imaginer ensemble de nouveaux horizons.



Visite de l'exposition *Solidité lumière* d'Yto Barrada à Césure-Plateau Urbain © Luca Ianelli



Restitution Cours de Re-création à la Fondation Fiminco © Festival d'Automne à Paris



Visite de l'exposition *Solidité lumière* d'Yto Barrada à Césure-Plateau Urbain © Luca Ianelli

# Cours de Re-création

28 classes  
9 classes de maternelle, 11 classes d'élémentaire,  
4 classes de collège, 4 classes de lycée/post-bac  
14 binômes  
530 jeunes de 4 à 25 ans  
28 transmissions  
340 heures de médiation

Le Festival propose à des élèves de 4 à 25 ans de devenir les médiatrices et médiateurs d'une exposition qu'ils ont visitée, auprès d'élèves de quartiers et d'âges différents, avec la complicité de la médiatrice Sarah Clément-Colas. Des rencontres stimulantes qui placent la parole des jeunes au cœur d'un parcours collectif et intergénérationnel, depuis la découverte des œuvres à l'élaboration d'une transmission en résonance avec ce qu'ils et elles en ont perçu. Lors de l'édition 2023, les élèves ont découvert deux expositions: *Solidité lumière* d'Yto Barrada à Césure-Plateau Urbain et *Défricheuses: féminismes, caméra au poing et archive en bandoulière* à la Cité internationale des arts.

Mardi 7 novembre 2023, la classe de moyenne et grande section de l'école maternelle Hôpital Saint-Louis (Paris 10<sup>e</sup>) a rendez-vous à Césure-Plateau Urbain avec Sarah Clément-Colas. Déployé sur l'ancien campus Censier de l'Université Sorbonne Nouvelle, le tiers-lieu accueille *Solidité lumière*, une exposition d'Yto Barrada. Sculptures, collages, tissages et dessins occupent l'immense plateau autrefois dédié à la bibliothèque universitaire, baigné d'une vive lumière matinale qui fait vibrer les couleurs des œuvres.

La visite démarre par une déambulation silencieuse derrière Sarah Clément-Colas, qui fige par moments le groupe pour l'inviter à observer, simplement en bougeant la tête et en balayant l'espace du regard. Devant un écran, les élèves réagissent aux images d'Yto Barrada au travail («*elle fait de la magie*») et décrivent ce qu'ils voient. Ils s'arrêtent ainsi devant plusieurs œuvres avant de se réunir autour de la médiatrice, qui leur demande ce qu'ils viennent de voir et note scrupuleusement leurs réponses: des tableaux, un squelette, des vagues, une grande tour avec des sachets de papier dans des petites cases, une grosse corde, une roue, des rouleaux rouges... Parfois, les élèves débattent entre eux pour nommer correctement ce qu'ils voient. Sarah Clément-Colas les aide à préciser leur regard, en les questionnant: où est-ce qu'on trouve du bleu? «*Sur les fenêtres!*» Comment a-t-elle fait? «*Elle a peint les vitres.*» Pourquoi? «*Pour faire un algorithme*», lance un élève pour expliquer l'alternance des cases bleu foncé et bleu clair sur les vitres.

Parce qu'elle multiplie toujours les façons d'aborder l'exposition, la médiatrice propose maintenant aux élèves

de choisir chacun une œuvre à dessiner. Dans son croquis, un garçon a repéré le principe du puzzle sur lequel est construit l'une des pièces, alors que cela n'est pas apparu au cours des échanges à l'oral. Au terme d'une vingtaine de minutes de dessin, chacun va maintenant dire un mot que lui évoque l'exposition. Sarah Clément-Colas va tout noter et la liste leur servira pour préparer la transmission, dont elle explique le principe: «*Vous allez travailler pour les grands, j'espère que vous allez les impressionner*».

## La transmission

Une semaine s'est écoulée et les élèves ont eu le temps de mûrir ce qu'ils souhaitaient proposer aux étudiants en DSAA (Diplôme supérieur des arts appliqués) Espace – Territoire habités de l'école Boule, qui viennent leur rendre visite en ce lundi après-midi. L'enseignante annonce un programme en deux temps: d'abord une performance puis des ateliers d'arts plastiques. Les enfants sont assis contre le mur de la salle de motricité. La musique démarre, ils et elles se lèvent et avancent de deux pas, esquissent quelques gestes avec les doigts, comme des rayures verticales et horizontales puis des vagues avec la main. Les élèves sautillent ensuite partout dans l'espace, sur une musique enjouée, avant de s'allonger pour – à plusieurs – former différentes figures. Chacun prend ensuite une petite carte de couleur et l'enroule au sol sur elle-même. Quand les élèves ont terminé de confectionner ces «escargots», ils viennent s'asseoir face aux grands, marquant ainsi la fin de la performance. Un premier dialogue

s'engage, où les étudiants formulent des hypothèses sur les indices qui viennent d'être distillés et les élèves de maternelle respectent la consigne de ne pas trop en dire sur l'exposition.

La suite aura un autre décor: la salle de classe, où petits et grands s'assoient autour d'un cercle bleu formé au sol avec du ruban adhésif. Six ateliers sont prévus: encre, collage, fil, fusain, jeu de construction avec des tiges en métal. Chacun va réunir deux étudiants et quatre élèves, dans différentes salles et le couloir. Systématiquement, les enfants montrent aux étudiants ce qu'il faut faire. Au fusain, il s'agit de quadriller la feuille pour créer de grands aplats de gris puis tracer à la gomme des rayures verticales. Dans une autre salle, l'ambiance est particulièrement studieuse: sur une grande feuille blanche de deux mètres de long, on colle des bandes et formes de couleur. Dans le couloir, un fil est tendu, auquel on accroche des feuilles découpées selon différents motifs, à l'aide d'une perforuse et de ficelle, créant ainsi comme un grand mobile.

Quand ils parlent des grands qui les accompagnent, les petits disent «*mon étudiante*», discutent et plaisantent pour savoir qui est «*la meilleure étudiante*». La complicité est à la fois immédiate et grandissante. Soudain, un coup de tambourin retentit, signal pour changer d'atelier. Pour certains, on recommence à zéro mais pour d'autres, élèves et étudiants prennent la suite de l'installation entamée: le fil tendu ou le grand collage sont ainsi complétés avec de nouvelles formes. Un dernier coup de tambourin marque la fin des ateliers mais il reste un peu de temps et les élèves vont pouvoir redonner leur performance en salle de motricité, dernière occasion pour les étudiants de récolter

encore quelques indices sur l'exposition qu'ils vont bientôt visiter. Au moment de séparer, une élève se précipite dans les bras de «*son étudiante*», qui la rassure: «*On va se revoir! Ce sera à vous de venir dans notre école*». Dans quelques semaines, les étudiants imagineront en effet à leur tour une transmission, à partir cette fois de l'exposition *Défricheuses: féminismes, caméra au poing et archive en bandoulière* à la Cité internationale des arts.

#### Post-scriptum

---

En fin d'année scolaire, la Fondation Fimenco (à Romainville) accueille l'exposition Cours de Re-création, où sont proposées les créations de classes volontaires. «*Pour certains enseignants, cela permet de tirer un fil tout au long de l'année, explique Sarah Clément-Colas. Certaines œuvres viennent des transmissions, d'autres ont été retravaillées et certaines, imaginées pour l'occasion. Parfois, elles s'inspirent de l'exposition sur laquelle les élèves n'ont pas travaillé, voire ont été créées en commun par les deux classes.*» Organisée au mois de juin 2024 pour une semaine, dans une belle salle haute de plafond, l'exposition associe dessins, poèmes, installations, sculptures et une vidéo, qui témoignent du dialogue riche qui s'est instauré entre les élèves et les œuvres au fil de l'année. Et quand les classes viennent la visiter, leur réaction tient en deux mots, comme en témoigne Akémi Cauvé, chargée des actions artistiques et de la diversité des publics au Festival d'Automne: «*L'émerveillement - de voir leur production exposée - et la curiosité pour les autres œuvres présentées*».

# Juke Vox

37 élèves  
58 heures de pratique artistique  
1 concert privé  
1 sortie culturelle  
1 restitution publique

Ce projet s'inscrit dans le programme  
L'Art pour grandir de la Ville de Paris

Juke Vox est un parcours de découvertes musicales et d'exploration du geste vocal mené par Maxime Echardour, percussionniste et la performeuse Violaine Lochu. Conçu pour des élèves bénéficiant du dispositif ULIS du collège Claude Bernard (Paris 16<sup>e</sup>) ce projet accueille, au second semestre, des élèves de 6<sup>e</sup>. À partir de l'environnement vocal et sonore des élèves, les deux artistes ont proposé à chacun de faire de son univers intime, un terrain de jeu collectif au service de l'inclusion scolaire. Au gré d'un cycle d'ateliers entrelaçant écoute et pratique musicale, expérimentations vocales et collectes de sons, les élèves se sont engagés dans un processus de création au long cours, avec une restitution publique à la clé.

Fin novembre, la séance inaugurale du projet Juke Vox, se tient dans le local de L'Instant Donné à Bagnolet, où Maxime Echardour accueille les élèves du dispositif ULIS. Dans ce lieu débordant d'instruments, il présente aux élèves le programme de l'année: «*C'est un projet créatif, on va inventer des choses ensemble*». Le musicien a préparé différentes percussions, qu'il présente par famille: les peaux, les bois, les métaux. Tantôt il explique comment s'en servir, tantôt il laisse les élèves libres de découvrir par eux-mêmes les sonorités à en tirer. Avec les percussions en bois, il propose à quelques élèves de créer une petite composition, en imaginant eux-mêmes une façon d'organiser les sons, comme s'ils inventaient une histoire, une partition sans partition. Il faut écouter les autres et trouver la bonne façon de rentrer collectivement dans le son. Chacun est concentré, tient sa partie et les instruments arrivent les uns après les autres, finissant par dessiner un paysage sonore. Les élèves sont engagés de plusieurs façons: en tant que joueurs, tour à tour ou ensemble, dirigés ou libres de construire leur propre «composition spontanée», ou bien en tant que public, invités à décrire ce qu'ils ont entendu. «*Avec Violaine, nous allons partir des idées que vous allez proposer. On va se voir souvent et faire grandir de la musique ensemble*», explique le musicien pour conclure l'atelier. Les élèves en ULIS vont poursuivre tout l'hiver la découverte des instruments et modes de jeu, avant d'être rejoints fin février, par la classe de 6<sup>e</sup>.

## Musique et mathématiques

Après un concert d'accueil au Centre Paris Anim' du Point du jour, préparé par Maxime Echardour et le clarinettiste Matthieu Steffanus sur le thème des mathématiques, tous les élèves se retrouvent ce 4 mars pour un atelier en commun. Violaine Lochu et Maxime Echardour mènent la séance, qui commence par des exercices de respiration. La performeuse fait travailler leur voix aux enfants, en expliquant le fonctionnement du larynx et des cordes vocales. Elle montre ensuite comment produire des harmoniques avec sa langue (bouche fermée) et demande aux enfants de toucher différentes zones de leur visage (front, nez, menton) tandis qu'ils produisent ces sons. «*Qu'est-ce que vous avez senti sous vos doigts?*» Des vibrations. Conclusion? «*Le son de la voix ne sort pas uniquement par la bouche mais se propage aussi par les os.*» La performeuse transmet ainsi un savoir d'une façon sensible et physique.

Violaine Lochu présente la thématique de l'année, les chiffres, et demande aux élèves à quels moments on les utilise au quotidien. Les exemples fusent (lignes de métro, codes postaux, prix, heures ou numéros de téléphone). Maxime Echardour prend le relais en distribuant une multitude d'instruments, et proposant aux élèves de travailler la nature des sons. Au fur et à mesure, chaque instrument rejoint les autres et un vaste paysage sonore se déploie. La moitié des élèves joue, l'autre écoute; on change les rôles au bout de cinq minutes. Interrogés sur leur expérience d'auditeur, les élèves disent avoir imaginé «*le bruit*

de la plage», «une cascade avec plein d'oiseaux» ou encore «un rêve très doux».

Pour le dernier temps de l'atelier, ils vont mettre en musique un des numéros de téléphone notés plus tôt. Un élève le déclame en boucle en modulant sa voix tandis que cinq de ses camarades improvisent un accompagnement musical. Il y a plusieurs tours pour que chacun puisse s'essayer à l'exercice. Pour aider une élève à trouver une façon musicale de dire le numéro, Violaine Lochu lui conseille de marquer le rythme, avant de demander aux autres quels sons on pourrait ajouter et à quel moment: des coquillages quand elle dit «98», le tambour au moment où elle baisse la voix, le bâton de pluie quand elle hausse la voix. L'élève va dire cinq fois le numéro et à chaque passage, un musicien entre en jeu. Au dernier tour, tous les élèves disent le numéro en même temps, puis enregistrent leur performance.

### Concentration

Le 29 avril, Violaine Lochu anime seule la séance, et propose d'emblée une série d'échauffements aux enfants, d'abord allongés sur le dos, les yeux fermés: «*Je prends conscience de la richesse de l'ambiance sonore qui m'entoure. Je profite de ce moment pour me relâcher et imaginer un endroit où je me sens bien.*» C'est à la fois un travail d'imagination, de concentration et de mise en condition. Suivent de nouveaux exercices où il faut tirer la langue et ouvrir grand la bouche, des exercices «*qui vont vous aider dans votre vie quotidienne pour vous détendre et vous permettre d'affronter des situations difficiles.*»

Violaine Lochu a déjà en tête la performance de fin d'année et fait travailler les élèves sur une forme: tous comptent en même temps, dans la langue de leur choix, en murmurant. Cela crée un bruissement très musical, dont on teste aussi une version en *crescendo*, où il faut passer du *pianissimo* au *forte* en une minute. Après une pause, les élèves reviennent sur ce qu'ils ont fait la séance précédente avec Maxime Echardour. Il faut se souvenir des gestes et enchaînements, répéter. Durant ces 30 minutes de travail en petits groupes, les propositions évoluent sensiblement et s'améliorent au fil des essais et répétitions. Les élèves ont produit six formes courtes très différentes, six comptines autour des chiffres ou du fait de compter, qui sont chantées ou scandées, dansées ou performées.

### Restitution

21 juin, c'est la fête de la musique mais aussi celle du collège Claude Bernard: des stands ont pris place dans la cour et les élèves se sont mis sur leur 31. Des flyers ont annoncé l'une des animations du jour: la restitution du projet Juke Vox, sous la forme d'une performance qui sera jouée deux fois, à 16h et 16h30. Tandis que parents, professeurs et camarades s'installent en classe de musique, les élèves sont assis en cercle. L'une d'entre eux se lève et lance la performance en comptant en arabe, tandis que les autres se saisissent de diapasons posés devant eux, qu'ils font résonner avant de se lever à leur tour. En un peu moins de dix minutes, le groupe propose une performance

où s'insèrent les différentes formes travaillées au fil de l'année, non pas en une succession de vignettes mais en un mouvement ininterrompu, où les propositions, voix et gestes, se chevauchent et s'enchaînent. Un tableau mouvant et ludique où chacun prend sa place dans l'élan collectif.

### Quatre questions à Violaine Lochu

Comment avez-vous conçu – avec Maxime Echardour – les ateliers du projet Juke Vox, cette année?

Violaine Lochu: Le principe est de travailler avec les élèves sur les sons du quotidien. L'an passé, nous nous étions intéressés aux environnements «urbain» ou «naturel». Cette année, le projet étant porté par les enseignantes de français et de mathématiques, nous avons souhaité établir un lien avec ces matières, en nous intéressant aux chiffres: en musique, on ne cesse de compter les temps, ce qui nous permet de travailler la question du rythme. Cela nous plaçait aussi à la croisée du travail de percussion de Maxime et des questions liées au langage qui m'occupent. Enfin, c'était l'occasion de brasser différentes langues car ces élèves sont d'origines géographiques différentes et beaucoup sont bilingues, ce qui nous a permis d'entendre du bambara, du soninké, du portugais, de l'espagnol, de l'ukrainien ou de l'ourdou.

Comment s'est découpée l'année scolaire?

VL: Nous avons d'abord travaillé avec les élèves du dispositif ULIS, qui forment un petit effectif. Cela permet de prendre le temps de l'écoute et d'avancer par questionnements: à quel moment te sers-tu des chiffres? Sais-tu compter dans une autre langue? Puis nous avons associé ces motifs à du mouvement et mobilisé la dimension musicale de la voix. Le rythme de la première partie d'année est plus doux et relève de la recherche. Ensuite, entre en jeu la classe de 6<sup>e</sup> pour une seconde partie d'année qui est le développement de ce qu'on aura trouvé au préalable. Les élèves d'ULIS sont donc moteurs du projet, ce qui les rend d'autant plus à l'aise pour intégrer le groupe des élèves de 6<sup>e</sup>. C'est ce qui fait toute la beauté et l'intérêt de Juke Vox: il y a un effet sur le parcours de ces élèves, sur leur intégration au sein de la classe, de la cour de récréation et du collège.

Quelle place occupe la restitution, ce moment de représentation devant un public à la fin de l'année scolaire?

VL: Je trouve ce moment nécessaire, parce qu'il oblige les élèves à penser un résultat et à former un groupe soudé. On parle de «discipline artistique» et je suis assez attachée à l'idée de discipline, avec tout ce qu'elle comprend: être là, présent, attentif au reste du groupe, connaître la trame de la partition, réussir à émettre un son au bon moment. Cela va avoir des conséquences sociales, dans leur vie au collège ou au-delà, à plus ou moins longue échéance. La tension vers la restitution, c'est prendre les élèves au sérieux et leur dire qu'ils en sont capables.



Restitution publique du projet au collège Claude Bernard, le 13 mai 2024 © Luca Ianelli





Atelier du lendemain avec la classe de 1<sup>ère</sup> du lycée Auguste Renoir d'Asnières-sur-Seine © Louis Westerloppe



Atelier de pratique artistique avec Lou-Adriana Bouziouane et les élèves du lycée Émile Dubois (Paris 14<sup>e</sup>) © Luca Ianelli

# Automne au lycée

16 lycées en Île-de-France  
45 classes (filières générale, technologique et professionnelle)  
1 100 élèves directement touchés  
120 sorties scolaires  
17 propositions artistiques au lycée  
5 ateliers du lendemain  
635 heures de médiation et de pratique artistique

L'Automne au lycée invite les élèves à fréquenter les salles de spectacle, de concert et d'exposition, à rencontrer les artistes, à suivre des ateliers de pratique, de médiation et à accueillir des œuvres au sein de leur établissement. Chaque classe bénéficie d'un parcours pluridisciplinaire, imaginé sur-mesure avec les enseignants, en fonction des besoins et programmes pédagogiques. Autant d'occasions de découvrir et s'approprier des formes artistiques variées et développer une culture et une sensibilité personnelles.

## L'Atelier du lendemain

Chaque automne, plusieurs classes participent à une expérience unique : après avoir assisté à un spectacle, les élèves se retrouvent – dans les jours suivants – sur les lieux de la représentation pour imaginer ensemble une façon de transmettre aux artistes les souvenirs et traces que leur a laissés leur création. Conçue avec un médiateur et une médiatrice, cette restitution instaure un dialogue rare avec les artistes. Récit d'un atelier du lendemain autour de la pièce *Les Dimanches de Monsieur Désert* de Lionel Dray.

En ce dernier jour de novembre, les élèves de 1<sup>ère</sup> (spécialité théâtre) du Lycée Auguste Renoir d'Asnières-sur-Seine ont rendez-vous au Théâtre Silvia Monfort (Paris 15<sup>e</sup>) où ils ont vu, une semaine plus tôt, la pièce de Lionel Dray. Ils et elles sont accueillis dans une salle de répétition par Florence Chantriaux et Jean-Noël Bruguière, qui ont imaginé le principe des ateliers du lendemain et en assurent la médiation : « *Nous allons convoquer ensemble des souvenirs et impressions que vous allez transmettre à Lionel Dray. Par le corps, la parole et différentes stratégies, il s'agit de lui faire comprendre comment le spectacle nous a traversés* ». Le comédien sera là en fin d'après-midi, les élèves ont trois heures pour travailler sereinement.

La séance commence par quelques moments d'échauffement, des déplacements dirigés dans l'espace, qui obligent les élèves à s'organiser collectivement, interagir et s'adapter. Au terme de ces exercices, on rentre dans le vif du sujet : chacune et chacun va se replonger dans le

spectacle et, dans son coin, essayer d'en retrouver une image puis l'incarner. « *Prenez votre temps, quand vous avez l'image, laissez votre corps la prendre et tenez-la* », indique Jean-Noël Bruguière. Ce travail personnel accompli, les élèves forment un grand cercle pour dévoiler leurs images respectives et reconstituer un souvenir collectif : l'une place les mains devant son visage, une autre se recroqueville au sol, un autre mime le soulèvement d'un objet, etc.

En deux groupes de six, les élèves vont maintenant se transmettre les images qu'ils ont gardées. Sans les expliquer, chacun montre son geste et si besoin corrige les cinq autres qui l'imitent. Ils et elles soignent les détails, les regards, les placements et parfois améliorent les images collectivement. Les deux médiateurs passent d'un groupe à l'autre pour affiner et conseiller : « *C'est vous qui décidez et inventez, il faut assumer votre choix et être précis. C'est dans les nuances que l'on raconte quelque chose* », souffle Florence Chantriaux. De son côté, Jean-Noël Bruguière insiste sur la respiration nécessaire entre chaque image, le rythme à trouver pour la bonne lisibilité des propositions. Les deux groupes se placent maintenant en ligne pour montrer leur travail, dans une première esquisse de représentation. On pousse un peu plus loin cette idée en travaillant un enchaînement : le premier groupe va s'installer sur le plateau et quand il tiendra sa sixième et dernière image, le second entrera à son tour, tiendra lui aussi cette même image avant d'enchaîner avec ses six gestes, tandis que les autres se retirent. D'exercices individuels, on est passé en quelques dizaines de minutes à une forme

collective qui fonctionne déjà bien. « Dans son spectacle, Lionel Dray nous a donné quelque chose de fort et d'énergique, il faut lui rendre ça », demande Jean-Noël Bruguère.

Concentrés, chacun et chacune poursuit ainsi l'invention de différentes formes. Les suivantes passent notamment par des mots que le spectacle leur a inspirés : certains seront scandés, d'autres sont inscrits sur des feuilles et vont servir à l'élaboration de poèmes. « Il faut que ça vous amuse », encourage Florence Chantriaux tandis que tous recopient leurs brouillons et testent la lecture, en variant les rythmes et intonations. Les textes sont tantôt absurdes et drôles, tantôt plus personnels. En trois heures, le groupe A a ainsi créé une succession de formes aux frontières de la danse, de la poésie et du théâtre, et imaginé des transitions, un déroulé. Après un dernier filage, vient le moment clé de la présentation de leur travail à Lionel Dray. Cela prend la forme d'un spectacle mais c'est un peu plus que cela que les élèves lui adressent : plutôt la restitution des émotions, pensées et ressentis qu'a provoqué chez eux la pièce *Les Dimanches de Monsieur Désert*. C'est ce que perçoit le comédien, qui relève d'abord la façon dont leurs propositions entrent en résonance avec les intuitions qui l'ont guidé dans sa création, avant d'engager un dialogue sur la pièce et son processus de travail.

#### Atelier de pratique artistique

Cet automne, la comédienne Lou-Adriana Bouziouane, à l'affiche de la pièce *Quartier de femmes* mise en scène par Mohamed Bourouissa au T2G Théâtre de Gennevilliers, est intervenue auprès des élèves en deuxième année du BTS Négociation et digitalisation de la relation client du Lycée Émile Dubois (Paris 14<sup>e</sup>).

Jeudi 9 novembre au matin, Lou-Adriana Bouziouane retrouve pour la troisième et dernière fois cette semaine les élèves scindés en demi-groupes. Dans une salle en sous-sol du Carreau du Temple (Paris 3<sup>e</sup>), ils sont une quinzaine pour cette séance de trois heures, qui débute par un temps d'échauffement : pas tant une mise en condition physique qu'une façon de se rendre disponible. La comédienne les lance dans une série d'exercices qui travaillent la concentration, l'écoute et la cohésion du groupe, qu'elle leur fait refaire jusqu'à un résultat satisfaisant. Par exemple, il leur faut compter collectivement de 1 à 15, en donnant chacun son tour un chiffre mais sans parler en même temps. « Restez concentrés et le corps gainé. Quand vous vous trompez, recommencez sans vous relâcher », conseille Lou-Adriana Bouziouane qui leur demande s'ils respiraient pendant l'exercice. Les étudiants reconnaissent qu'ils étaient parfois en apnée. « On fait de l'apnée à plein

de moments de la journée. Conscientisez ça et forcez-vous à respirer correctement. »

À l'issue de 30 minutes d'exercices, toutes et tous sont assis en cercle pour un temps d'échange particulier : lors du précédent atelier, la comédienne leur a demandé d'apporter aujourd'hui un « cadeau » – objet, image, récit, chanson. Chacun va se placer au centre du cercle pour présenter son choix. Le premier montre ainsi une photo de Lionel Messi sur son téléphone en expliquant : « C'est l'homme qui m'a fait aimer le foot. Il m'a fait vivre des moments que je n'oublierai jamais ». L'exercice oblige les étudiants à maîtriser une prise de parole en public. Sont ainsi présentés un doudou, une couverture ou un collier, souvent en lien à une histoire personnelle. Dévoilant un porte-clés lié à son grand-père, une élève est émue aux larmes : « Il fallait que ça sorte, c'est bien. Respire », encourage Lou-Adriana Bouziouane avec douceur. L'un des objectifs de l'exercice est précisément de gérer son émotion. Et le groupe fait preuve d'une écoute et d'une bienveillance remarquables.

Après une pause et un jeu pour se « redynamiser », les étudiants vont poursuivre un exercice entamé la séance précédente : le « mentir vrai ». Cela consiste en deux courts monologues, l'un commençant par « Je porte plainte contre » et l'autre par « Je me souviens ». L'un des deux sera vrai, l'autre faux. Il s'agit de travailler la construction d'un récit à l'oral, la contextualisation, la façon de raconter, le regard. C'est aussi un exercice d'écoute pour le public. Mais ce moment souvent ludique peut parfois toucher une corde sensible, comme pour cette étudiante qui le refuse dans un premier temps : « Je n'aime pas que les gens me regardent ». Suit un échange avec le groupe, des encouragements sincères et le « grand saut » pour la jeune femme, qui accepte de prendre la parole. « Il y aura un avant et un après », lui promet la comédienne.

Fin de séance, le groupe est assis en cercle pour un bilan de ces trois jours, d'où émerge – pour chacun – l'idée d'avoir pu dépasser ses limites, gérer son stress à l'oral, comprendre des choses sur soi et sur ses camarades : « J'ai vécu le truc à fond, ça m'a fait plaisir de vivre ça avec vous », confie un étudiant à ses camarades. De son côté, la comédienne souligne la bienveillance générale tandis que Cécile Bernard, professeure de droit et d'économie de la classe, témoigne avec émotion : « On a touché l'essence de ce à quoi je voulais vous initier : sortir de votre zone de confort, prendre des risques, gagner en assurance, aller vers soi. Cela a engagé la cohésion du groupe mais on est aussi allé vers l'intime, ce qui permet d'être plus ouvert aux autres. Au-delà du BTS, ce qui m'intéresse c'est la personne que vous allez devenir. »

# Immersion artistique au lycée

4 semaines d'immersion artistique  
4 lycées  
Lycée Maurice Utrillo de Stains – 93  
Lycée Montesquieu d'Herblay – 95  
Lycée Fragonard de L'Isle-Adam – 95  
Lycée Voltaire – 75, en lien avec  
la Maison des Métallos  
12 artistes (11 comédiens + 1 metteur en scène)  
12 représentations (dont 3 tout public)  
24 classes  
24 ateliers pour 580 élèves  
60 heures de pratique  
807 spectateurs lycéens  
72 spectateurs tout public

Le Festival d'Automne propose à quatre lycées franciliens d'accueillir une compagnie et son ou sa metteuse en scène pour une semaine d'immersion artistique. Au programme : des représentations en matinée, des ateliers de pratique avec les artistes l'après-midi et une représentation tout public pour les élèves, leurs parents, l'ensemble du personnel du lycée, les habitantes et habitants du quartier. Cette année, Thomas Quillardet et sa compagnie 8 AVRIL se sont installés durant une semaine dans chaque établissement ils ont présenté *Ton Père* dans deux d'entre eux et *L'Arbre, le Maire et la Médiathèque* dans deux autres, des pièces en prise avec des sujets de société saillants (l'homoparentalité et l'homophobie, l'écologie) et qui questionnent l'espace de la représentation.

Il est 10h en ce mardi 23 avril et la cloche du lycée Maurice Utrillo de Stains vient de sonner. Des dizaines d'élèves se croisent dans le hall, passent et se pressent devant la porte de la salle polyvalente, derrière laquelle se joue un moment bien plus calme. Là, les comédiennes et comédiens de la compagnie 8 AVRIL ont pris place au cœur d'un dispositif quadrifrontal et répètent leur texte, chacun dans son coin, en faisant abstraction du brouhaha qui monte depuis le hall. La porte s'ouvre pour laisser entrer les élèves de terminale en option et spécialité théâtre, qui aujourd'hui assistent à une représentation de *Ton Père*, pièce de Thomas Quillardet. Ce dernier prend d'abord la parole pour présenter aux élèves ce qu'ils vont voir, c'est-à-dire l'adaptation d'un roman autobiographique de Christophe Honoré : « *Il y a des situations et des propos crus : ne vous sentez pas gênés, on pourra en parler après* ».

Mais les questions qui fusent après la représentation ne portent pas tant sur le thème que sur les enjeux esthétiques de la pièce : comment occuper l'espace particulier d'une salle polyvalente, pourquoi certains comédiens jouent plusieurs rôles, que permet le dispositif quadrifrontal. C'est ce dernier point qui perturbe et séduit particulièrement les élèves : « *On dirait qu'on est nous-mêmes dans la pièce, on se sent inclus* ». La mise en scène (re)pensée par Thomas Quillardet induit un sentiment de proximité, lié aussi à l'adresse du comédien principal (Thomas Blanchard) et au fait que ses partenaires rejoignent régulièrement des chaises au premier rang.

Ce travail d'incarnation et de mise en scène, les élèves vont à leur tour pouvoir l'expérimenter, lors d'un atelier

avec Claire Catherine et Thomas Blanchard, qui ont joué le matin. Mais c'est sur un extrait d'une autre pièce de Thomas Quillardet qu'ils vont s'appuyer : *Une Télévision française*. Après quelques exercices d'échauffement physique « *pour réveiller un peu le corps* », la comédienne distribue des photocopies pour une première lecture de la scène, qui campe ce moment où la rédaction de TF1 passe à côté d'une information historique le 9 novembre 1989 : la chute du mur de Berlin. On distribue rapidement les rôles : « *ce n'est pas important que votre rôle soit un homme ou une femme. Lisez à votre façon, simplement pour entendre le texte* » précise la comédienne. On s'arrête de temps en temps pour expliciter certains termes et reprendre après avoir buté quelques fois sur les répliques : « *Ne vous inquiétez pas, c'est un déchiffrement* ».

Thomas Blanchard explique ce qu'il va falloir mettre en scène : les plateaux de deux journaux télévisés (de TF1 et d'Antenne 2), la cabine de réalisation, la salle de réunion. Deux groupes se forment, qui vont chacun travailler à une mise en scène du même texte, proposer des idées et imaginer différents espaces pour rendre l'action. Les élèves ont beaucoup à faire, discuter et à démêler : il faut déterminer où se tiendra le public, penser la distribution des rôles et l'organisation de l'espace. Claire Catherine leur explique que tout ne passe pas par le dialogue sur scène : « *si vous n'avez pas beaucoup de texte, vous pouvez être actifs au plateau, camper un caméraman ou une maquilleuse* ».

En autonomie, les élèves cherchent des solutions qui impliquent de lire et comprendre complètement le texte et

les rapports entre les personnages. Thomas Blanchard distille les conseils : « *Testez, jouez des petits extraits et voyez ce qui marche ou pas. Pensez à ce que le public voit, vous jouez pour lui* ». Les élèves sont tellement investis qu'ils continuent sur leur lancée quand vient le temps de la pause. « *Ce qui m'intéresse, précise Claire Catherine, c'est de leur laisser de la place pour qu'ils organisent eux-mêmes leur scène et se rendent compte que le théâtre, c'est aussi essayer de s'entendre sur des idées et proposer des choses. Travailler en groupe leur permet de mesurer l'étendue de leur imaginaire et la façon dont ils s'organisent.* » L'atelier se termine sur les présentations successives des deux groupes très différentes l'une de l'autre.

Les deux heures s'achèvent, tandis qu'entre dans la salle un élève extérieur à la classe mais qui a vu la pièce ce matin et souhaite simplement féliciter la comédienne Claire Catherine. Un geste symptomatique de ce que crée cette immersion au sein du lycée, comme en témoigne Aurélien Cunat, professeur de français et de théâtre : « *C'est la troisième année que les élèves d'Utrillo accueillent ce projet d'immersion artistique avec le Festival d'Automne, après la venue de Gwenaël Morin il y a deux ans et de Fanny de Chaillé l'an passé. C'est devenu un moment de l'année très attendu, pour les élèves comme la direction, les enseignants et le personnel administratif. Tout le monde communique dans une atmosphère très plaisante.* »

#### Entretien avec Thomas Quillardet

Qu'est-ce qui a guidé le choix des pièces que vous avez présentées lors de vos résidences ?

Thomas Quillardet : Nous avons choisi *Ton père* parce qu'il nous semblait important d'amener ce sujet de société aux élèves, et *L'Arbre, le Maire et la Médiathèque* parce que c'est un spectacle conçu pour l'extérieur et qu'il parle d'écologie et du rapport entre la ville et la campagne. Et puisque nous étions dans un lycée, et pas dans une boîte noire, autant montrer deux pièces questionnant la place du public : soit en quadri-frontal avec *Ton père*, soit en extérieur avec *L'Arbre, le Maire et la Médiathèque*.

Avez-vous retravaillé ces pièces pour l'occasion ?

TQ : *Ton père* déploie un travail esthétique très fin, notamment sur la lumière, auquel j'ai dû renoncer, pour réadapter la pièce et la centrer sur l'adresse. J'ai aussi coupé le texte pour le rendre plus léger. C'est un travail d'adaptation pour une écoute et un auditoire spécifiques.

Quels retours avez-vous eu des élèves après cette pièce, qui évoque l'homoparentalité et un cas de harcèlement homophobe ?

TQ : Nous avons présenté le spectacle avec beaucoup de précautions mais l'accueil a été facile et leurs questions ont en réalité porté davantage sur la représentation : la disposition quadri-frontale, les interprètes surgissant sur les côtés, les adresses au public. Le contenu n'a pas suscité de manifestation hostile, au contraire : la réception a été généreuse, belle, agréable.

Qu'est-ce que cela provoque, de s'implanter dans un établissement scolaire pendant une semaine ?

TQ : Il y a un côté événementiel et notre présence est perçue comme une bulle d'air : les élèves comme les équipes pédagogique et administrative sont heureux qu'une troupe investisse les lieux et qu'on y sente une autre énergie. Nous sommes très présents dans le lycée : on va à la cantine, on passe nos coups de fil, on travaille en salle des profs, on a comme des heures de permanence. Ainsi, élèves comme professeurs viennent plus facilement nous parler. J'aime cette idée : dans les moments de pause, entre un atelier et un spectacle, il y a une réception possible et on peut nous alpaguer, nous poser des questions sur la pièce ou sur notre métier. Mais cela implique de ne pas nous cacher et de ne pas plier bagage juste après la pièce ou un atelier.

Comment avez-vous conçu les différents ateliers de pratique qui ont jalonné chaque semaine en immersion ?

TQ : Nous voulions aborder le collectif et la choralité mais aussi montrer plusieurs facettes de la compagnie, en proposant d'autres pièces que celle que les élèves avaient vue. Nous avons décidé de travailler sur *Une télévision française*, dont la langue est assez facile d'accès et où les codes liés à la télévision sont accessibles. Les ateliers durent deux heures et il faut une certaine immédiateté au texte que l'on va travailler avec les élèves. Par ailleurs, les interprètes de *L'Arbre, le Maire et la Médiathèque* ont tenu à questionner l'écologie et ont choisi d'organiser un faux débat électoral sur la place de l'écologie au lycée. Cela nous permettait – à nous adultes – de nous connecter à cette jeunesse sur des sujets que nos spectacles portent.

Que retirez-vous personnellement d'immersions comme celles-ci ?

TQ : Adapter un spectacle à une écoute adolescente et à des conditions esthétiques particulières m'a renforcé dans l'idée que la survie des compagnies et des artistes – dans un contexte général marqué par des baisses continues de subventions – est conditionnée au fait que nous travaillions sur l'adaptabilité de nos spectacles. Nous devons pouvoir jouer au Théâtre de la Ville, au lycée de Stains, dans un hôpital ou dans la rue. Cela implique de renoncer à des choses, techniquement et esthétiquement, pour devenir tout-terrain. C'est passionnant et il faut s'y préparer.



Atelier autour de *L'Arbre, le Maire et la Médiathèque* de Thomas Quillardet au Lycée Fragonard de L'Isle-Adam © Corentin Le Guet



Représentation de *Portraits de famille* d'Hortense Belhôte à l'Université Paris Cité © Festival d'Automne à Paris



Représentation de *Save the last dance for me* d'Alessandro Sciaroni à l'Université Sorbonne Paris Nord – Campus Villetaneuse © Festival d'Automne à Paris

# Le Festival à l'université

5 universités partenaires  
7 représentations gratuites  
3 artistes: Hortense Belhôte, François Gremaud,  
Alessandro Sciarroni  
1472 spectateurs-trices  
1 cycle d'atelier danse  
10 rencontres entre les artistes de l'édition  
et des étudiant-es

Tout au long de l'année, le Festival est présent dans les universités partenaires à travers différentes propositions artistiques: spectacles gratuits, conférences, ateliers de pratique, master classes etc. Ces rendez-vous, construits en collaboration avec les services culturels universitaires et enseignants, donnent systématiquement lieu à des rencontres entre étudiants, enseignants-chercheurs, artistes et professionnels du spectacle vivant.

Trois conférences performées et une pièce dansée constituaient la programmation gratuite imaginée en complicité avec les universités partenaires du Festival d'Automne, qui ont accueilli l'auteur et metteur en scène suisse François Gremaud (*Aller sans savoir où*), le chorégraphe italien Alessandro Sciarroni (*Save the last dance for me*) et la comédienne et historienne de l'art Hortense Belhôte. La présence de cette dernière avec deux spectacles (*Et la marmotte?* et *Portraits de famille*) avait une saveur particulière, puisque ses créations empruntent leurs codes aux cours magistraux des universités. Les présenter au cœur d'endroits dédiés à l'enseignement devant un public mixte – étudiants, communauté éducative et curieux de retour à l'université le temps d'un spectacle – entrainé à la fois en résonance avec leur propos mais aussi avec la formation d'Hortense Belhôte, qui a enseigné l'histoire de l'art.

Après avoir performé dans des lieux aussi différents que le Théâtre Bernard-Marie Koltès de l'Université Nanterre, l'amphi X de l'Université Paris 8 et la salle de spectacle du campus Nation de la Sorbonne Nouvelle, la comédienne termine cette série de représentations dans le prestigieux amphithéâtre Odéon de Paris Cité, le 21 décembre. L'endroit est chargé d'histoire, ce que ne manque pas de rappeler Hortense Belhôte en préambule, l'intégrant de fait au propos de sa pièce, en fidélité avec sa vision de la performance comme «*un art du contexte*». C'est aussi un art du dialogue et le format proposé par le Festival pour ces propositions en université est au diapason: à l'issue de la conférence, une séance de questions prend place dans une atmosphère détendue et se poursuit autour d'un buffet dans le hall de l'université. Partager des connaissances, des idées et des expériences, «*c'est tout ce que j'ai toujours fait toute ma vie mais dans des conditions idéales*», constate la comédienne.

Quelle est l'origine de vos conférences performées ?

Hortense Belhôte: Elle est liée à mon double parcours après le bac, avec un master d'histoire de l'art et la pratique du théâtre dans un conservatoire d'arrondissement. J'ai enseigné un temps l'histoire de l'art, tout en faisant du burlesque par ailleurs. J'ai toujours aimé faire les deux en même temps et, à vingt ans, j'ai écrit une pièce qui était un cours d'histoire de l'art qui partait en cacahuète. J'ai continué à dérouler cette forme, jusqu'à la structurer davantage avec ma première conférence performée, *Une histoire du football féminin*, puis le développement d'un « catalogue », souvent au fil des commandes.

Où se jouent vos conférences ?

HB: Elles sont pensées pour être jouées dans d'autres lieux que les théâtres. La question des barrières psychologiques, culturelles et sociales à franchir avant de pouvoir pousser la porte d'un théâtre, me préoccupe. Il faut faire des choses là où les gens sont déjà, au lieu de s'épuiser à les ramener à un endroit où ils n'ont pas forcément envie d'aller. Il y a aussi l'idée d'un art pauvre: pour la conférence *Une histoire du football féminin*, on a acheté un vidéoprojecteur et tout tenait dans une petite valise. Lors de la dernière semaine de résidence, l'équipe des relations avec les publics du Théâtre de Montreuil a pensé que ce serait une pièce idéale pour des représentations en lycée. Ce spectacle a donc commencé son histoire avec 12 dates dans des lycées.

Avec le Festival d'Automne, vous avez cette fois joué dans des universités. Quel regard portez-vous sur ces représentations ?

HB: Ma première pièce, *L'Université du bazar*, était faite pour être jouée dans des amphithéâtres d'universités, devant un public mixte. La proposition du Festival d'Automne est venue réactiver cela, avec davantage de moyens et le même principe de gratuité, essentiel: si je ne joue pas dans des théâtres, ce n'est pas pour en recréer les conditions ailleurs. C'est très intéressant de constituer un public mixte, avec des étudiants – dont la salle de cours va prendre une nouvelle forme – et des personnes de l'extérieur, que l'on remet sur les bancs de la fac, comme une expérience immersive qui impose déjà une fiction.

Qu'est-ce que cela provoque pour vous ?

HB: Se dire que l'on peut parler à tout le monde et établir des ponts entre les générations, c'est un peu le fantasme absolu de l'artiste. C'est d'ailleurs une question qui est au cœur de *Portraits de famille*: comment s'adresser aux jeunes qui jouent aux jeux vidéo comme aux retraités ou aux professionnels? Le spectacle essaie de créer des points de connexion, au-delà de tout ce qui nous sépare. Comme dans un cours, une fois que j'ai donné des informations et références, nous les avons en partage et formons ainsi une communauté culturelle. Ce jeu avec un public mixte et dans un cadre gratuit m'évoque l'idéal démocratique grec de la *polis*, avec tout ce que ça implique d'horizontalité.

Dans cette même logique, le Festival d'Automne et les universités partenaires organisent systématiquement une rencontre après la représentation. C'est important à vos yeux ?

HB: C'est essentiel! Mes spectacles ne devraient jamais se jouer sans bord plateau et ça m'est arrivé souvent d'en demander. On le fait systématiquement en milieu scolaire mais il faut le faire partout et tout le temps. Les gens ont envie de me parler après et j'ai envie de les écouter. C'est nécessaire si on veut lutter contre les mécanismes ascendants, réinventer le rapport au spectacle et un enseignement basé sur une pédagogie critique. Je transmets une méthodologie personnelle davantage que des savoirs concrets.

Quelle est la nature des échanges que vous avez avec les étudiants et étudiantes ?

HB: Ce sont des personnes très dynamiques, qui sont à un moment de leur vie où elles font des liens avec plein de choses. Elles vont pouvoir s'emparer de ce que je propose, qui va tout de suite résonner avec leurs réflexions. Beaucoup me parlent de leur projet de recherche (sur la performance, le féminisme, l'histoire, la littérature) et voient tout de suite comment je pourrais y prendre place. À ce titre, j'ai fait beaucoup d'entretiens avec des étudiants. Grâce au Festival d'Automne, je suis dans beaucoup de mémoires de master!

# Le Festival avec l'hôpital

3 hôpitaux et 5 services

3 résidences d'artistes :

Émilie Rousset, à l'hôpital Jean Verdier (Bondy, 93) – Service CECOS & service PMA

Clémentine Baert, à l'hôpital Charles-Foix (Ivry, 94) – Service Fondation d'Heur & service de l'ORBE

Samuel Achache, à l'hôpital Armand Trousseau (Paris 12<sup>e</sup>) – Service l'ESCALE

4 à 6 mois d'immersion à l'hôpital

500 heures d'immersion

3 émissions-podcast enregistrées et produites avec Making Waves et France Culture

4 000 places offertes sur l'ensemble de la programmation de l'édition 2023 pour le personnel de l'AP-HP

38 hôpitaux et presque 100 000 personnes

bénéficiant de la mise à disposition des places

Le partenariat entre le Festival d'Automne et l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris est né en réaction à la crise sanitaire impactant fortement tout le secteur hospitalier, aussi bien soignantes et soignants que patientes et patients. Le projet est aussi né d'une envie partagée avec l'AP-HP, dans un contexte de bouleversement, de rapprocher les mondes de la santé et de la culture, mondes qui peuvent se nourrir mutuellement. La crise sanitaire a renforcé la volonté du Festival de rendre la culture accessible à des personnes qui en sont souvent éloignées et parfois privées de lien extérieur. L'objectif était d'imaginer des actions culturelles au sein même des établissements hospitaliers en les inscrivant dans le temps long. Cette alliance a été initiée par l'équipe de direction du Festival d'Automne et s'est concrétisée par la signature d'une convention de partenariat avec l'AP-HP. Lors de l'édition 2023-2024, l'AP-HP a accueilli trois résidences d'artistes.

En 2023, deux metteuses et un metteur en scène se sont engagés avec le Festival dans une série de résidences au sein d'établissements de l'AP-HP en étroite collaboration avec l'association Making Waves. Celle-ci a pour vocation de favoriser, par la radio et le podcast, l'éclosion d'espaces de dialogue, d'expression et de création, notamment avec des studios radio nomades et la production de séries audio. Les équipes de l'association ont ainsi accompagné Clémentine Baert dans un projet musical avec des personnes âgées sur la mémoire et la jeunesse à l'hôpital Charles-Foix d'Ivry-sur-Seine, Émilie Rousset au sein du service maternité et du CECOS (Centre d'Études et de Conservation des Œufs et du Sperme) de l'hôpital Jean-Verdier de Bondy, et Samuel Achache pour la création d'une radio portée par des enfants à l'hôpital Armand-Trousseau. Reportage au cœur d'une de ces émissions dans l'hôpital pour enfants.

En octobre, des affichettes ont fleuri dans les couloirs de l'hôpital Armand-Trousseau à Paris : « *Tu as entre 12 et 20 ans ? Viens participer cet automne à la création d'une émission de radio diffusée en direct à Trousseau. On parlera des musiques que tu aimes et on écrira ensemble les tubes de demain* ». Entre mi-octobre et début décembre, ce sont ainsi quatre émissions qui se tiennent, imaginées par et pour les jeunes avec la complicité active des comédiens et

musiciens de la compagnie La Sourde de Samuel Achache, et des équipes de Making Waves.

Pour la dernière de ces séances, les équipes se sont stratégiquement installées au beau milieu d'un hall de l'hôpital, aux côtés des machines à café et distributeurs de confiseries. Un lieu de passage où elles ont installé une grande table, sur laquelle sont disposés micros et console, et à quelques mètres un piano droit. Antonin Tri-Hoang règle une boîte à rythmes et un petit clavier; Samuel Achache installe une caisse claire; Agathe Peyrat chauffe sa voix en improvisant une version du tube *Crazy in Love* de Beyoncé avec Florent Hubert à la flûte. Il règne ainsi une étonnante ambiance musicale, au milieu des familles et patients qui déambulent et de médecins qui passent d'un pas rapide.

Depuis qu'ils ont commencé, une jeune fille s'est installée non loin, penchée sur un cahier où elle dessine. C'est Maëlle, qui est là pour l'atelier radio. Tout le monde prend place autour de la table et Agathe entame la conversation avec la jeune fille, qui pratique le chant, interrogée sur ses goûts, mentionne la chanson *Peurs* de Slimane, que l'on écoute sans plus attendre. Antonin Tri-Hoang est à proximité du piano et du petit clavier synthétique, Samuel Achache s'est saisi d'un grand tambourin et ils accompagnent le morceau, bientôt rejoints par Agathe, Maëlle et Florent au saxophone.

## Spontanéité

---

L'atelier prend parfois un tour joyeusement décousu, qui va perdurer tout l'après-midi, y compris pendant le direct, car l'équipe reste avant tout ouverte aux rencontres, aux petits événements et idées qui jaillissent, rebondissant volontiers sur les propos des enfants ou l'arrivée d'un nouveau participant, dans un esprit d'improvisation constante. La gentillesse, la spontanéité et l'humour de l'équipe rend tout le monde à l'aise. Parfois, passe un enfant qui a participé à l'une des émissions précédentes: «*Salut Stan!*»

Mais on ne perd jamais le fil de l'atelier. Ainsi, Samuel propose un découpage de la future émission et explique qu'il faut se dire de quoi on va parler sans pour autant tout se dire, afin de garder de la «*matière*» pour le direct. Florent invite régulièrement les enfants qui passent à rejoindre la table. Une maman et son fils, un peu intimidés, hésitent mais finissent par donner le titre d'une chanson antillaise que l'équipe diffuse tandis qu'ils restent à l'écart. Il s'agit d'une adaptation d'*Au clair de la lune*, tirée du disque *Konpa comptine* de Lucas Seb. Finalement, le garçon timide, Matteo, accepte de s'asseoir face à un micro et de parler de la chanson, quand deux nouveaux venus se présentent, un frère et une sœur: Rayan et Kawota. À la question «*Qu'est-ce que vous écoutez?*», Rayan évoque les musiques tirées d'un jeu vidéo, *FNAF*, et cite le titre *It's Been So Long* de The Living Tombstone. On lit sur le visage des enfants un mélange d'amusement et de fierté à partager leurs morceaux favoris, découverts avec beaucoup d'intérêt par l'équipe.

## En direct

---

Il est 15h30 et le direct approche. On prépare le générique collectivement puis Maëlle prend des notes sur le déroulé (elle est chargée de présenter les trois autres participants) et Agathe établit, sur son téléphone, la playlist des morceaux que chacun veut diffuser. De son côté, Rayan a négocié avec son père de pouvoir rester jusqu'à 16h50: l'émission peut démarrer.

Durant le direct, se succèdent conversations et musique, dans une ambiance bon enfant. Et quand quelqu'un s'approche de la machine à café, Samuel Achache l'interroge à la façon de l'envoyé spécial d'un journal télévisé, dans un faux duplex en forme d'intermède particulièrement drôle. L'émission s'achève sur l'écriture d'une chanson en direct, dont on choisit l'ambiance et le thème: chacun va partager un moment joyeux et un moment triste. En un tournemain, les comédiens et musiciens donnent aux propositions des enfants une forme déjà très aboutie. La petite communauté éphémère se sépare à l'issue de cet atelier à la fois bienveillant et énergisant, qui aura placé la parole et la sensibilité des enfants au cœur de toutes les attentions.

Entretien avec Alexandre Plank, co-fondateur et directeur artistique de Making Waves à retrouver sur [festival-automne.com](http://festival-automne.com)



Résidence de Clémentine Baert à l'hôpital Charles-Foix d'Ivry-sur-Seine, AP-HP © Corentin Le Guet



Résidence de Samuel Achache à l'hôpital Armand-Trousseau © Festival d'Automne à Paris



Nadia Beugré et les bénéficiaires de l'association LOBA © Corentin Le Guet

# Le Festival avec les associations du champ social

4 associations partenaires (LOBA, WOMEN SAFE, le Centre LGBTQI+ de Paris, Aurore)  
4 parcours adaptés aux besoins des bénéficiaires  
129 bénéficiaires  
19 sorties  
1 atelier danse avec Nadia Beugré

Convaincu du rôle puissant de la culture dans le maintien et le renouvellement du lien social, le Festival d'Automne poursuit ses actions initiées avec plusieurs associations de Paris et d'Île-de-France. Il propose à chaque partenaire associatif de construire un parcours permettant à ses bénéficiaires de profiter de sorties culturelles, d'ateliers de pratique et de rencontres avec les artistes.

En 2023, le Festival a renouvelé son partenariat avec l'association LOBA, fondée en 2017 par les danseurs Bolewa Sabourin et William Njaboum pour accompagner des femmes victimes de violences sexuelles. Leur projet envisage la danse comme un outil d'émancipation, un moyen d'expression pour extérioriser les traumatismes et s'en libérer, se réapproprié son corps et faire un pas vers la reconstruction. Dans ce cadre, le Festival d'Automne a proposé à ces femmes un parcours comprenant trois spectacles et un atelier de pratique artistique, animé par Nadia Beugré. Récit de cette séance de deux heures, menée d'une manière douce et stimulante par la chorégraphe ivoirienne.

Pour se rendre dans la salle que le Centre Pompidou a mis à disposition pour cet atelier, il faut traverser la collection contemporaine du musée, et passer devant une myriade d'installations et d'œuvres plastiques un peu intimidantes. Mais dans l'espace clos qui accueille la séance, Nadia Beugré et le danseur Kevin Sery mettent tout de suite à l'aise les participantes, en diffusant de la musique avant même que le moindre mot ne soit échangé. Elles rejoignent spontanément le plateau et forment bientôt un cercle, chacune bougeant à son rythme tandis que Nadia Beugré donne quelques consignes et conseils pour se mettre en condition. La chorégraphe leur demande d'ouvrir les bras et de se donner la main. En cercle, on se penche en avant, on tire à droite, à gauche, puis vers le haut. D'autres exercices requièrent un peu plus de coordination pour ne pas briser le cercle, suscitant le rire des participantes. En quelques minutes, l'exercice a non seulement échauffé les articulations mais aussi détendu l'atmosphère et créé une complicité.

Les bras levés, le cercle ouvert, on suit maintenant les consignes distillées par Kevin Sery – avec humour et bienveillance – pour bouger ses poignets et enrouler ses mains en l'air. À la fin de l'exercice, fusent des applaudissements spontanés. La chorégraphe a quelques mots encourageants avant de relever que les gestes qui viennent d'être exécutés « sont déjà une écriture ». Elles vont maintenant essayer d'enchaîner une combinaison simple de gestes: bras tendus et mains jointes puis les mains se libèrent. « Imaginez que vous êtes en train de tisser », conseille la chorégraphe pour cet exercice très doux et accessible à

chacune, quel que soit son âge. Sans musique, chacune est dans son mouvement et son rythme, certaines les yeux fermés. « *La mémoire garde les mouvements mais pas le rythme. Essayez de définir ce que veut dire votre geste et ce sera plus facile. Ces mouvements vous appartiennent, maintenant.* » Ces enchaînements sont ensuite déclinés à différentes vitesses, en musique, puis dans plusieurs positions: au sol, debout, en mouvement.

Les séquences qui se succèdent permettent à chacune d'explorer le sens à donner à ses gestes. Nadia Beugré met notamment en place des binômes pour une *battle* où chacune doit réagir aux gestes de l'autre. À la clé, un exercice étonnant, qui porte à la fois sur l'intériorité, le sens que chacune attribue à ses propres gestes, et sur l'altérité. Les binômes ainsi constitués vont se déplacer dans l'espace. « *Même si quelqu'un passe entre vous, vous savez que vous êtes connectées* », explique Nadia Beugré avant d'amplifier l'exercice en demandant aux participantes de plier les genoux ou de bouger le bassin.

Après une longue prise de parole où la chorégraphe évoque son travail, ses réflexions et recherches – sur les migrations, la transmission de la mémoire, la transformation du poids de l'histoire en une force pour chacune, la sororité –, le dernier moment de l'atelier va questionner la notion de course. Les participantes vont courir (sur place) en imaginant que des obstacles leur font face. « *Fixez-vous un objectif, trouvez la raison de votre course. Quand vous sentez que vous êtes fatiguées, encouragez-vous* ». Sur une musique de Toumani Diabaté, le groupe compact se met à en mouvement. Un signal de la chorégraphe indique un obstacle à éviter, auquel chacune réagit individuellement (un mouvement sur le côté, un saut) mais en solidarité avec le groupe.

La séance s'achève sur un temps de repos, où le cercle se reforme au sol pour des exercices de respiration, massage et étirement. « *Je vous remets à l'endroit* », explique Nadia Beugré dans une formule touchante. Enfin, les femmes se relèvent et sont invitées à arpenter l'espace en marchant, les yeux fermés. « *Faites-vous confiance. Freddonnez quelque chose, comme ça vous savez où sont les autres* ». Les deux heures se terminent sur ce beau mouvement au ralenti, dans une atmosphère douce où mélodies et rires flottent dans l'air, pour indiquer une présence au monde, l'appartenance à un groupe.

## Cartographie des partenaires des actions artistiques 2023-2024

### Cours de Re-création

- 1 École maternelle Blanche, 9<sup>e</sup>
- 2 École élémentaire Bignon, 12<sup>e</sup>
- 3 École élémentaire Jardinnet, 6<sup>e</sup>
- 4 École maternelle Cendriers, 20<sup>e</sup>
- 5 École élémentaire Gustave Rouanet, 18<sup>e</sup>
- 6 École polyvalente Pajol, 18<sup>e</sup>
- 7 École maternelle de l'Hôpital Saint-Louis, 10<sup>e</sup>
- 8 École élémentaire Claude Vellefaux, 10<sup>e</sup>
- 9 École élémentaire Vilette, 19<sup>e</sup>
- 10 École maternelle Fontarabie, 20<sup>e</sup>
- 11 École maternelle de la Goutte d'Or, 10<sup>e</sup>
- 12 École maternelle Léon-Maurice Nordmann, 13<sup>e</sup>
- 13 École maternelle Boy Zelenski, 10<sup>e</sup>
- 14 Lycée école Boule, 12<sup>e</sup>
- 15 Pôle Innovant Lycéen, 14<sup>e</sup>
- 16 École élémentaire Nelson Mandela, Choisy-le-Roi
- 17 Collège Henri Matisse, Choisy le Roi
- 18 Collège Guy Moquet, Gennevilliers
- 19 Collège Nicolas de Staël, Maisons Alfort
- 20 École élémentaire Pablo Picasso, Nanterre
- 21 École élémentaire Henri Wallon, Bagneux
- 22 École élémentaire Paul Éluard, Bagneux
- 23 École maternelle Anna Fabre, Arnouville
- 24 Lycée des Métiers de l'Horticulture et du Paysage – Jeanne Baret, Montreuil
- 33 Lycée Cognacq-Jay, Argenteuil

### Automne au Lycée

- 25 Lycée Bergson, 19<sup>e</sup>
- 26 Lycée Émile Dubois, 14<sup>e</sup>
- 27 Lycée Maximilien Vox, 6<sup>e</sup>
- 28 Lycée Colbert, 10<sup>e</sup>
- 29 Lycée Voltaire, 11<sup>e</sup>
- 30 Cité scolaire Henri Wallon, Aubervilliers
- 31 Lycée de Bezons, Bezons
- 32 Lycée Adolphe Chérioux, Vitry-sur-Seine
- 33 Lycée Cognacq-Jay, Argenteuil
- 34 Lycée Fragonard, L'Isle-Adam
- 35 Lycée Charles de Gaulle, Rosny-sous-Bois
- 36 Lycée Montesquieu, Herblay
- 37 Lycée Jean Moulin, Torcy
- 38 Lycée Auguste Renoir, Asnières-sur-Seine
- 39 Lycée Suger, Saint-Denis
- 40 Lycée Maurice Utrillo, Stains

### Juke Vox

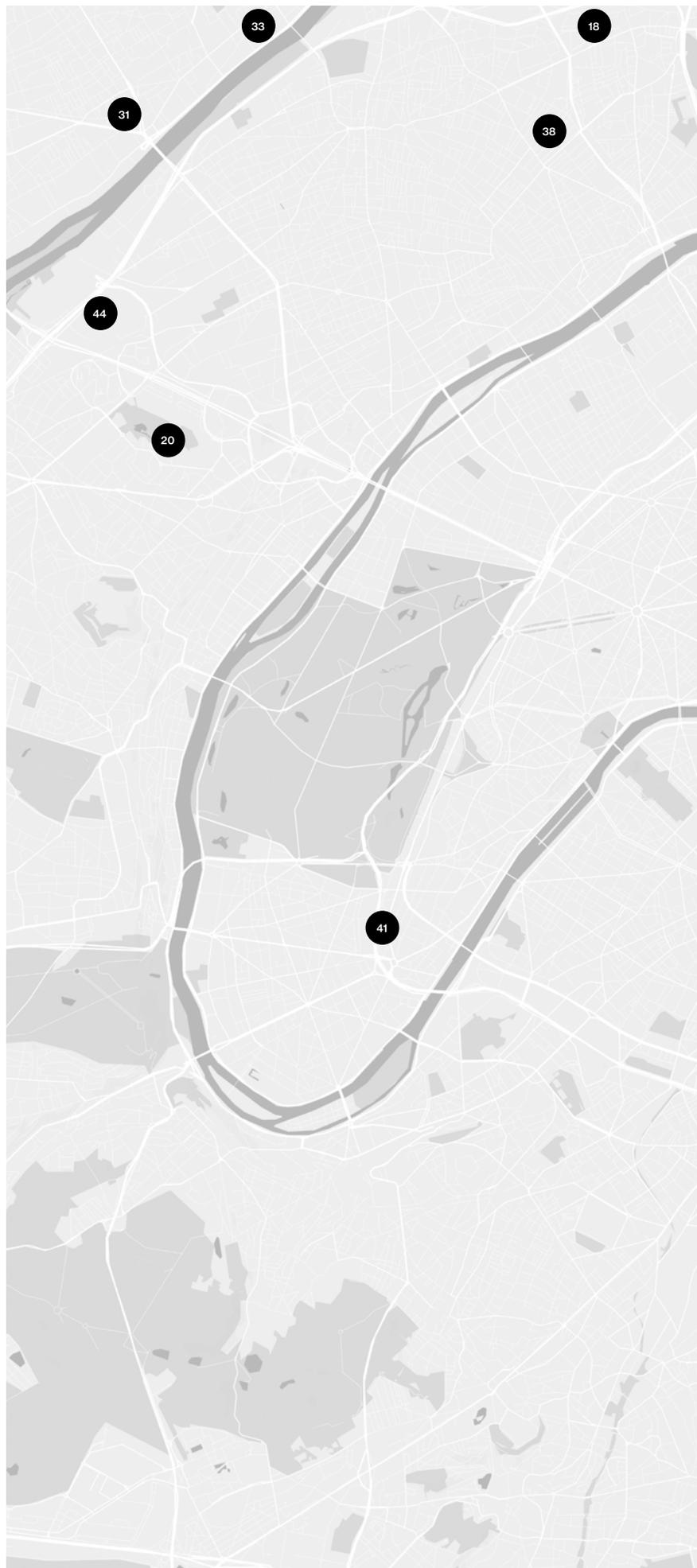
- 41 Collège Claude Bernard, 16<sup>e</sup>

### Universités

- 42 Université Paris Cité, Campus des Grands Moulins, 13<sup>e</sup> et Campus Odéon, 6<sup>e</sup>
- 43 Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, Campus Nation, 12<sup>e</sup>
- 44 Université Paris - Nanterre
- 45 Université Paris Nord, Campus Bobigny et Campus Villetaneuse
- 46 Université Paris 8, Vincennes – Saint-Denis

### Santé

- 47 Hôpital Trousseau, 12<sup>e</sup>
- 48 Hôpital Jean Verdier, Bondy
- 49 Hôpital Charles-Foix, Ivry-sur-Seine





Direction de la publication  
— Emmanuel Demarcy-Mota  
Coordination éditoriale  
— Émilie Roffi  
— Valentine Dodeman  
Textes et entretiens  
— Vincent Théval  
Conception graphique  
— Spassky Fischer

Ce journal a pu être imprimé grâce au généreux soutien de Koryo, partenaire du Festival d'Automne depuis plus de 20 ans. Le Festival le remercie chaleureusement.



L'ensemble des actions artistiques est rendu possible grâce à la complicité et la précieuse présence à nos côtés de Patrick Biyick, Teddy Bogaert, Lorenzo Bordas, Maïa Bouteillet, Jean-Noël Bruguière, Florence Chantriaux, Claire Chastel, Delphine Chevrot, Sarah Clément-Colas, Johanne Débat, Thomas Dunoyer, Maxime Echardour, Coline Infante, Camille Joviado, Delphine Jungman, Timothée Lerolle, Violaine Lochu, Laurie Prioul, Mathieu Steffanus et Magali Zaphiropoulo.

Tous nos remerciements aux artistes, compagnies, médiatrices et médiateurs, amatrices et amateurs, élèves, étudiantes et étudiants, enseignantes et enseignants, cheffes et chefs d'établissements, présidentes et présidents d'université, services culturels, directions et équipes des lieux partenaires, associations, soignantes et soignants, patientes et patients des services hospitaliers partenaires.

Pour les actions menées en 2023-2024, nous remercions chaleureusement Samuel Achache, Clémentine Baert, Hortense Belhôte, Nadia Beugré, Thomas Blanchard, Lou-Adriana Bouzouiane, Gianmaria Borzillo, Claire Catherine, Florent Cheippe, Camille Dagen, Emma Depoid, Morgane el Ayoubi, Nicole Fernández Ferrer, François Grémaud, Giovanfrancesco Giannini, Nans Laborde Jourdaa, Guillaume Laloux, Malvina Plégat, Josué Ndefusu, Nataša Petrešin-Bachelez, Alexandre Plank et l'association Making Waves, Thomas Quillardet, Émilie Rousset, Alessandro Sciarroni, Kevin Sery, Anne-Laure Tondu, Étienne Toqué, Liv Volckman le lycée Maurice Utrillo de Stains, le lycée Montesquieu d'Herblay, le lycée Fragonard de L'Isle-Adam, le lycée Voltaire à Paris; l'université Paris Cité, l'université Sorbonne Nouvelle, l'université Paris Nanterre, l'université Sorbonne Paris Nord; les associations

Melting Point, AURORE, Women Safe & Children, LOBA; l'AP-HP, l'hôpital Jean Verdier de Bondy, l'hôpital Armand Trousseau de Paris 12<sup>e</sup>, l'hôpital Charles Foix d'Ivry-sur-Seine.

Émilie Roffi, Responsable des actions artistiques et de la diversité des publics Akémi Cauvé, Chargée des actions artistiques et de la diversité des publics Juliette Azaïs, Chargée de projet Culture-Santé Clémence Atallah, secrétaire générale en charge du mécénat

Le Festival d'Automne à Paris est subventionné par le ministère de la Culture – Direction générale de la création artistique, Drac Île-de-France, la Ville de Paris – Direction des affaires culturelles et le conseil régional d'Île-de-France.



La Fondation Fimincó est mécène de Cours de Re-création.



Le projet Juke Vox a reçu le soutien de la Ville de Paris dans le cadre de son programme L'Art pour grandir.



L'Automne au lycée bénéficie d'une aide régionale à l'éducation artistique et culturelle.



Le Fonds de dotation Emerige et la Caisse des dépôts Île-de-France sont mécènes de L'Automne au lycée et de l'Exposition itinérante.



La Fondation d'entreprise Hermès est mécène des immersions artistiques dans les lycées et des tournées dans les universités.



La Fondation de France s'associe à l'alliance Culture-Santé en soutenant les résidences et actions artistiques menées à l'hôpital par le Festival d'Automne.



La SACD soutient l'ensemble des actions du Festival d'Automne élaborées et réalisées par des auteurs et autrices.



Les programmes d'éducation artistique et culturelle et actions menées à l'hôpital sont rendus possibles grâce au soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels, grand mécène du Festival d'Automne.





